



VAR Les Vagabonds
• du Rêve

Un cri dans la lande

Romuald Pistis

Juillet 2011

« *Les Vagabonds du Rêve* », juillet 2011

www.revue-imaginaire.com

Marchetto Éditrice, 3 rue de Paris, 06000 NICE, FRANCE

reueur.errant@gmail.com

Texte : Romuald Pistis

Illustration : Valériane Duvivier

<http://valeriane.org/blog>

Maquette : Julien Dorvennes

ISBN 978-2-915869-17-0

Dépôt légal : juillet 2011



Un cri dans la lande

Il était 16 heures ce dimanche, un morne et silencieux milieu d'après-midi. Debby se trouvait à l'intersection de Castlerock et Haven, tout près de la maison où elle avait vécu autrefois. Elle savait où elle était ; elle savait à quoi s'occupaient les familles qui, à cette heure-ci et par cette chaude journée d'été, se trouvaient dans leurs foyers. Mais elle ignorait pourquoi elle était là. Tout comme elle trouvait étrange que les rues soient si vides. En cette saison, les enfants devaient s'égarer dans la nature, les parents travailler dans les jardins ou discuter entre eux.

Elle eut un étourdissement, posa machinalement sa main sur sa tête et sentit la froideur du casque. Sous elle, le doux ronronnement de sa Suzuki sv 650 la rassura. Elle était à l'arrêt et la maintenait en équilibre entre ses jambes en regardant le paysage noyé de soleil. Elle sourit malgré elle en caressant le réservoir, puis la selle en



cuir. Si sa mère la voyait, elle trouverait bizarres les gestes de sa fille pour sa moto, ses attitudes quasi maternelles envers un engin qu'elle qualifiait de bruyant et polluant. Son père, lui, la comprendrait. Il avait toujours été passionné par ces engins et pouvait concevoir sans peine cet amour qui existait entre le pilote et sa machine.

Elle avait trop roulé, sans doute. Même en Écosse, les étés pouvaient être chauds. Elle arrêta le moteur, mit la béquille et retira son casque. Instantanément, sous ses doigts, elle sentit la chaleur qu'avaient capturée ses longs cheveux bruns et soyeux s'évaporer. Elle ferma les yeux, tenta d'ordonner la confusion de ses pensées, mais sa mémoire devenait plus rétive à mesure qu'elle l'interrogeait. Elle rouvrit les yeux et s'imprégna une nouvelle fois des parages familiers dans lesquels elle avait vécu les douze premières années de sa vie. La colline Huston et, au pied, la rivière Chuney ; les vallons et les prairies à perte de vue, gorgées d'herbe grasse inlassablement broutée par les moutons.

J'ai dû perdre un instant connaissance, se dit-elle. C'était une explication provisoire à laquelle elle n'ajoutait pas foi, mais à défaut d'une meilleure réponse, elle s'y raccrochait. Pas de quoi s'affoler, en fait.

Elle entreprit de descendre Devonshire, vers la maison qu'elle avait habitée. C'était ce que dictait sa logique. Elle enfila son casque, remit la moto en marche, passa la première et fila dans un mugissement sifflant.

– Ça fait longtemps que tu n'es plus venue. Je t'ai attendue.

La petite fille, Dana, jetait des cailloux dans la rivière. Le vent dra-pait ses cheveux noirs qui encadraient son beau visage blanc. Ses yeux bleus malicieux fixaient les ronds dans l'eau. Elle ne souriait pas. Elle n'avait pas regardé Debby en lui parlant, c'était dans son habitude.

Debby et elle s'étaient rencontrées à cet endroit précis il y a deux



ans. Debby venait alors de fêter son dixième anniversaire. Quelque chose de triste et de nonchalant dans son allure l'avait tout de suite attirée, naturellement. Une espèce de curiosité mêlée d'empathie. Était-ce cette mélancolie, presque palpable, ou bien ce regard si profond et si évanescant à la fois ?

– Ma mère est devenue folle cet après-midi.

Plouf ! Un petit poisson sauta pour capturer sa proie et replongea avec une libellule entre les mâchoires. Dana semblait sur la défensive, prompte à s'excuser. Elle parut soudain infiniment fragile, prête à se briser. Debby se sentit emplies de tristesse. Elle voulut la rassurer :

– Tu n'es pas obligée...

– Au contraire, je veux en parler. Mais je n'ai pas envie de t'ennuyer, tu es ma seule amie.

Debby vint s'asseoir à côté de Dana et se mit à son tour à jeter des cailloux dans l'eau. Elles n'avaient pas vraiment besoin de se parler. Un seul geste et elles se comprenaient. Dana jeta un regard gêné sur Debby puis se mit de nouveau à admirer les ronds dans l'eau.

– Elle est devenue complètement cinglée, pire que d'habitude. Je l'ai interrompue dans ses pensées. D'habitude je prends une beigne pour ça. Toujours est-il qu'elle s'est mise à hurler. On était dans la cuisine. Elle a saisi le couteau à découper et s'est avancée vers moi en criant qu'elle me couperait les mains pour me faire tenir tranquille.

– Dana !

Debby la regardait, horrifiée. Elle haussa les épaules et eut un sourire amer.

– Peut-être qu'elle ne voulait pas me faire de mal, mais, tu sais, j'avais peur du couteau. Elle m'a pourchassée dans toute la maison. J'ai fini par me cacher dans un placard. Une de mes sœurs a couru prévenir mon père qui a réussi à la calmer. Mais personne ne savait où j'étais. Je suis restée des heures accroupie dans le noir, sous le lavabo. J'avais peur de sortir et de la trouver face à moi, le couteau brandi, un sourire atroce



sur les lèvres. Mais je suis sortie et je me suis enfuie en courant. Puis je suis venue ici.

– Seigneur ! s'écria Debby quand Dana s'interrompit pour lancer un caillou.

Elle tentait d'imaginer ce qu'avait pu être la détresse de Dana, mais c'était impossible. Son enfance à elle était tellement calme, reposante, dorée ! En y pensant, Debby regarda vers sa maison. On pouvait voir d'ici le toit d'ardoise de la tour centrale pointer au-dessus de la chênaie. Son père devait être quelque part en train de faire briller sa moto. Sa mère devait préparer des gâteaux au miel qu'elle lui apporterait sur un plateau avec un verre de lait. Debby fut prise d'un élan pour Dana.

Cette maison pourrait aussi être la tienne si tu le souhaites, dit-elle, se retournant vers elle.

Mais Dana n'était plus là.

La maison n'avait pas changé. Devant, il y avait toujours les deux chênes et le sapin tandis que le lierre et le chèvrefeuille se livraient inlassablement leur bataille pour la conquête du parterre. La peinture verte des volets s'écaillait par endroits et le magnolia, devenu encore plus imposant, était en fleurs.

Debby tourna à l'angle de la maison et longea le mur. Les quatre fenêtres étaient toujours là, bien sûr. Les deux premières étaient voilées par des rideaux. Debby connaissait particulièrement bien les deux autres : la salle de jeu et sa chambre. Elle posa son front contre la vitre, goûtant le contact froid, et risqua un regard à l'intérieur.

Tout était comme avant, mais, comment dire, *en place*. Rien n'avait bougé et tout lui sembla tellement familier qu'elle n'éprouva aucune surprise. La table en bois dont le dessus pouvait se retourner, révélant tantôt un jeu d'échecs, tantôt une table de poker au velours vert, trônait au milieu de la pièce. Elle se souvenait de ses parents qui s'y affrontaient parfois durant des heures. Elle avait l'impression

de sentir l'odeur du bois, maintes fois ciré par sa mère, le parfum des livres de la bibliothèque où elle passait des heures. Pour un peu, elle les aurait imaginés là, son père et sa mère, jouant au Hold'em, ouvrant, relançant, bluffant. Sur la droite, elle aperçut les feuilles de papier ornées de dessins d'enfants scotchées un peu partout. Ses parents adoraient couvrir les murs de la maison des œuvres d'art de Debby, même si elle n'avait manifestement aucun talent.

Elle était de nouveau chez elle et rien ne l'étonnait jusqu'au moment où elle se rappela qu'elle avait vingt-quatre ans et qu'elle avait passé plus de la moitié de son existence sans jamais revoir cette maison. Pourquoi ne s'en rappelait-elle que maintenant ?

Elle se sentit prise d'un vertige et dut s'asseoir sur un petit banc de pierre aux pieds envahis de mousse. Une splendide glycine s'était emparée d'une statue juste derrière elle. Elle se prit la tête entre les mains et se massa les tempes. *Je ne connais pas ces objets-là*, pensa-t-elle. *Le soleil, l'insolation... Mon cerveau me joue des tours.* À bien y réfléchir, ce ne pouvait être que son imagination...

Dana et Debby étaient dans le grenier, tout en haut de la tour. Peu de gens y venaient, hormis sa mère qui y rangeait les vieux vêtements. Elles passaient là des heures ensemble quand le temps était trop excrable, ce qui était souvent le cas en Écosse. Elles jouaient aux dominos, se cachaient, se déguisaient, se préparaient des petits repas qu'elles dégustaient goulûment. Mais ce que Debby préférait, c'est quand elles passaient le plus clair de leur temps à se lire des histoires.. Il y avait de tout dans la bibliothèque : du classique, du romanesque, de la science-fiction. Debby se souvenait de la première fois qu'elles avaient lu la Machine à voyager dans le temps de H.G. Wells. Elle se rappelait le regard de Dana totalement captivée par l'histoire.

Debby se sentait fière et heureuse d'apporter un peu de lumière dans la vie de son amie. Leur amitié avait été renforcée à cet instant même.



D'habitude, quand Dana la quittait, elle s'éloignait sans que Debby vit où elle allait. À la différence de ses autres amies, elle ne l'avait jamais invitée à voir sa maison, ni à jouer chez elle. Elle ne savait même pas où elle habitait. Elle savait seulement, d'après ses dires, qu'elle venait d'un autre quartier tout proche.

Debby était plongée dans la lecture d'une nouvelle fantastique qui parlait d'insectes qui se métamorphosaient en êtres humains. Soudain, elle sentit que Dana n'était plus là. Elle s'était aussitôt élancée derrière elle. Dana s'éloignait en marchant, mais elle semblait, paradoxalement, avancer plus vite comme si c'était elle, Debby, qui avançait au ralenti. Dana était rentrée dans le salon, juste sur sa droite. Debby l'avait alors vue devant elle, en pleine lumière. Quelques grains de poussière volaient dans l'air. Puis elle s'évanouit. En un instant, elle n'y était plus. Debby avait fouillé partout, persuadée que son amie n'avait pas pu se cacher si vite. Mais elle n'avait plus jamais revu Dana.

Un bruit de klaxon la sortit de sa torpeur. Le soir était déjà tombé. Combien de temps était-elle restée à rêvasser sur ce banc ? S'était-elle évanouie ? Elle se leva, chancelante, le regard brouillé, et marcha dans l'allée centrale en faisant crisser le gravier rose sous ses pas incertains. Elle leva les yeux et aperçut sur la route, juste devant elle, une moto, une splendide Cagiva Navigator 1000, moteur tournant. Debby sentit son cœur faire un bond dans sa poitrine. Le conducteur était une femme. Sans casque, simplement vêtue d'une mini-jupe et d'un chemisier, elle avait posé pied à terre. Ses longs cheveux noirs volaient dans le vent qui venait de se lever. Debout, la moto entre les jambes, Dana la regardait en souriant.

Elle n'avait guère changé depuis la dernière fois où elles s'étaient vues et, de toute façon, Debby l'aurait reconnue entre mille. Au point mort, Dana accéléra à coups répétés comme pour la défier puis démarra à toute allure.



Debby poussa un petit cri de surprise et courut vers sa moto. Quelques secondes plus tard, sans son casque, qu'elle avait oublié dans sa précipitation, elle poursuivait son amie. Les deux motos filaient sur les routes en lacets d'Écosse. Le soleil plongeait doucement derrière les collines, rosissant les horizons découpés. Dana roulait à toute allure. Elle enchaînait les virages comme une vraie professionnelle, freinant au dernier moment, sans glisser, ralentissant à la première corde, se penchant juste ce qu'il fallait et accélérant à l'instant idéal. Où son amie avait-elle donc appris à conduire ainsi ? Debby avait du mal à la suivre. Elle sentait que ses propres freinages n'étaient pas parfaits. Plusieurs fois, elle faillit perdre le contrôle de sa machine, la roue arrière glissant trop souvent. Les pneus, trop sollicités, commençaient à chauffer plus que de raison. Une odeur de caoutchouc brûlé lui parvenait aux narines. L'adrénaline commençait à lui faire commettre quelques imprudences. 120... 130... 140... 150... C'était de la folie pure. Dana ne semblait connaître aucune limite. Debby sentait l'air chaud des soirées d'été lui siffler aux oreilles, lui piquer les yeux jusqu'aux larmes. La sueur lui coulait le long de l'épine dorsale tandis que son cœur battait à tout rompre. Dana accéléra encore. À l'idée de la perdre à nouveau, Debby prit peur et poussa les gaz à fond. Les moteurs rugissaient dans la nuit. Elles avaient allumé les phares et c'était étrange de voir ainsi les deux faisceaux lumineux balayer le noir. Enfin, contre toute attente, mais au grand soulagement de Debby, Dana ralentit puis s'arrêta devant une auberge et y entra.

Debby s'arrêta à son tour et descendit de son bolide. Le moteur de Dana commençait à cliqueter, savourant de se reposer enfin après avoir été poussé dans ses extrêmes limites. Debby posa sa main sur la selle et sentit le contact chaud. Elle avait besoin de se rassurer, de se dire que Dana n'était pas une vision. L'auberge était typique de ce genre de village : isolée, le panneau grinçant dans le



vent qui annonçait fièrement le nom *The Holly Pig* sous un cochon souriant et grassouillet. Debby poussa la porte. Au point où elle en était, elle pensait se retrouver seule, isolée dans une taverne fantôme. Mais il y avait du monde, des gens, enfin ! Au fond de la pièce, trop lumineuse, elle la vit, assise, souriante, regardant sa tasse de café fumante. Debby s'approcha, se faufila parmi les chaises et se planta devant elle.

– Dana...

Quelque chose trembla dans la mémoire de Debby, un souffle sombre qui serait venu agiter des branches défaites.

– Et si on tuait le temps ? répondit Dana en indiquant à Debby la chaise en face d'elle.

Cette proposition suscita en Debby une joie immense, disproportionnée. Debby se sentit rougir et demanda :

– On se connaît, non ?

– Je ne crois pas, lâcha Dana, vaguement méprisante. Je m'étais arrêtée devant cette maison pour une raison très personnelle. J'ai vu votre moto. Je ne sais pas ce qui m'a pris. D'habitude je ne suis pas facétieuse, mais j'ai eu envie de vous défier, pour le plaisir.

Debby ne comprenait rien à ce que lui racontait Dana. N'avaient-elles pas été amies par le passé ? Ne se souvenait-elle de rien ?

– Je ne sais pas... murmura Dana, les yeux rêveurs. C'est vrai que j'ai l'impression de vous avoir déjà vue quelque part, mais mes souvenirs sont vagues. Au fait, comment connaissez-vous mon nom ?

Debby n'en revenait pas. Serait-il possible qu'elle se soit trompée ? Mais non, la ressemblance était trop frappante ! Elle eut un petit rire pointu et défensif.

– Dana... nous étions amies étant petites ! Ma maison, le grenier, la rivière, les histoires racontées, tu ne t'en rappelles pas ?

Dana plongea son regard dans la tasse et but une gorgée de café.

– J'étais malheureuse étant petite. Mon... mon enfance n'était

pas des plus joyeuses.

Debby eut envie de l'interrompre, de lui crier « Je sais ! », mais elle avait peur de rompre ce lien ténu qui semblait subsister entre elles.

– Ma mère a fini par se suicider, devant nos yeux.

Debby sentit un frisson d'angoisse. Dana venait de lever vers elle un regard franc et cordial.

– C'est pour ça que nous étions ensemble, Dana. Nous passions de longues journées toutes les deux. Tu me racontais tes malheurs, je te consolais. Je... j'étais tellement heureuse de mon côté que je voulais te faire partager mes joies.

Dana fronça un peu les sourcils et sembla détailler Debby, comme si elle fouillait dans les replis de son inconscient. Le garçon, qui avait pris sa commande, vint poser une tasse de café devant Debby, renversant le liquide brûlant qui remplit la sous-tasse.

– Je ne sais pas, c'est bizarre, dit Dana. Je n'ai pas eu d'amie étant petite. Je me réfugiais toujours dans le grenier de ma maison car personne n'y venait jamais... Comment vous appelez-vous ?

Debby commençait à se sentir mal à l'aise. Bien que la nuit fût maintenant tombée, la chaleur était toujours aussi accablante dans l'auberge. Son mal de tête se faisait plus lancinant. Elle posa ses mains contre ses tempes.

– Vous allez bien ? demanda Dana en lui touchant gentiment le bras.

Debby la fixa dans les yeux.

– Je m'appelle Debby ! Dana, arrête de me vouvoyer !

– Debby ?

Une ombre passa dans les yeux de Dana et son sourire s'effaça instantanément. Elle parut réfléchir un instant. Debby sentait un espoir renaître au moment où les souvenirs remontaient à la surface chez son amie. Elle allait la reconnaître, elles allaient se jeter dans



les bras l'une de l'autre et ne plus jamais se quitter ! Le regard de Dana s'alluma.

– Ça y est, je me souviens ! La maison où je me suis arrêtée tout à l'heure !

– C'était la mienne ! hurla Debby. Oui, tu y venais tout le temps ! Mais le regard de Dana n'était pas celui auquel elle s'attendait. Elle semblait effrayée. Ses yeux s'agrandirent.

– Seigneur, c'est impossible...

Debby ne comprenait plus rien. Son estomac se noua, le décor sembla tourner autour d'elle. Cette chaleur, ce mal de tête.

– Qu'est-ce qui est impossible, Dana ? Qu'est-ce tu racontes ?

– La maison, poursuivit Dana. Je sais où je l'ai vue la dernière fois !

Debby avait fermé les yeux. Elle suffoquait à présent. Sa moto lui manquait. Elle avait envie de prendre l'air, de partir sur les routes avec Dana, de découvrir de nouveaux pays.

– Oui, eh bien ? Dis-moi...

– C'est celle que j'avais imaginée étant petite ! s'écria soudain Dana en se levant brusquement de sa chaise, fixant, incrédule, Debby. C'est pour ça que je m'y suis arrêtée tout à l'heure. Elle ressemblait tellement à celle que je m'étais créée ! J'étais tellement malheureuse que ma seule façon de fuir avait été de m'inventer une maison imaginaire, où tout était parfait. Il y avait quatre chambres, dont une était consacrée aux jeux. La table de poker, les parents, le grenier, la bibliothèque pleine de livres...

Debby n'en pouvait plus. La nausée lui montait aux lèvres et elle suffoquait de plus belle. Qu'est-ce que Dana racontait ? C'était sa maison à elle qu'elle décrivait là ! « C'est ma maison, tu entends, ma maison ! » eut-elle envie de hurler. Elle avait toujours les yeux fermés. Des larmes commençaient à perler à travers les cils. Elle avait peur d'entendre la suite.

– Et dans cette maison, il y avait une petite fille, une confidente, une amie imaginaire. Je... je l'avais appelée Debby !

Dana fixait sans y croire Debby qui persistait à garder les yeux fermés, comme pour fuir la vérité.

Tu n'existes pas ! Je t'ai inventée ! Ta moto, ta silhouette... tu as toujours été dans mon imagination, rien d'autre !

Mais tais-toi, tais-toi ! pensa Debby.

Elle ouvrit les yeux. Dana n'était plus là. Mais elle n'avait pas été la seule à disparaître. Le café, les gens, le serveur : tout s'était envolé.

Debby était seule.

Affolée, elle sortit en courant de l'auberge. Sa moto était toujours là. Une journée chargée de gros nuages noirs, lourds, avait déjà remplacé la nuit. Devant elle, un paysage vierge de toute présence s'étalait.

Son cri solitaire s'envola dans la lande.